

L'incendie de la Triangle Shirtwaist Factory Le 25 mars 1911

Le samedi 25 mars 1911 survenait une grande tragédie à New York : les flammes ravageaient les 8^e et 9^e étages de la Triangle Shirtwaist Factory. En une demi-heure, 146 travailleurs ont péri, dont 123 femmes, certaines âgées d'à peine 14 ans.

Une cinquantaine d'employés sont morts des blessures qu'ils se sont affligés en sautant des fenêtres des 8^e et 9^e étages. L'incendie de la Triangle est demeuré le pire désastre en milieu de travail dans l'histoire de New York pendant 90 ans, jusqu'aux événements du 11 septembre 2001.

La Triangle Shirtwaist Company était le plus grand manufacturier de blouses de New York et employait plus de 500 personnes. Cette ville constituait le plus important centre manufacturier de vêtements aux États-Unis, ce secteur employant plus de 40 000 travailleurs, dont la plupart étaient membres de l'International Ladies Garment Workers Union (ILGWU).

Les travailleurs du vêtement, surtout des femmes et des jeunes filles, représentaient une grande partie de la ville la plus syndiquée en Amérique. Entre 1909 et 1913, les adhésions syndicales à New York se sont multipliées par huit pour atteindre plus de 250 000 travailleurs.

Les usines de confection de vêtements étaient pleines de jeunes femmes, dont plusieurs arrivaient tout juste de l'Europe de l'Est. Les conditions de travail et le salaire étaient minimes, mais, pour ces immigrantes, l'Amérique incarnait l'espoir d'échapper à la violence et aux pogroms est-européens de la fin du 19^e siècle.

Rosie Freedman, 18 ans, représente l'exemple type de ces travailleuses du vêtement. Elle s'est échappée de la Pologne sous occupation russe en 1907. À son arrivée à New York, elle a trouvé du travail à l'usine Triangle, tout en habitant très à l'étroit avec la famille d'un oncle, dans un logement à quatre coins de rue de là.

En 1911, Rosie Freedman gagnait environ 15 \$ par semaine de 52 heures de travail. Elle envoyait 15 \$ par mois en Pologne; une fois soustraits son loyer et sa nourriture, il lui restait environ 2 \$ par semaine.

Le 4 octobre 1909, quelque 15 000 travailleurs de la blouse de la ville, dont ceux de la Triangle, ont déclenché une grève que la population et les médias ont largement appuyée. Sur une banderole, on pouvait lire : « Jeûnez pour gagner... ou vous jeûnerez de toute manière ».

Cette grève s'est conclue par une hausse des salaires de 20 pour cent et une réduction de la semaine de travail à 52 heures. Par contre, les travailleurs n'ont obtenu ni l'atelier syndical qu'ils demandaient, ni les protections en santé-sécurité.

Le samedi 25 mars 1911, vers la fin du quart de travail de sept heures, un incendie s'est déclaré au 8^e étage de l'usine Triangle. Les pompiers sont arrivés sur les lieux en quelques minutes, mais, à l'époque, leur équipement les restreignait au 7^e étage.

Ce jour-là, environ 180 couturières, découpeuses et machinistes travaillaient au 8^e étage. Les deux sorties menant aux escaliers étaient verrouillées. Le procès qui s'ensuivit démontra que les propriétaires les verrouillaient pour empêcher le vol de matériel.

Le boyau d'arrosage du 9^e étage était défectueux. L'escalier de secours (assez large pour une seule personne à la fois), n'atteignait pas le rez-de-chaussée, le rendant somme toute inutile.

En 45 minutes de panique, une cinquantaine d'employés ont sauté vers une mort certaine pour éviter les flammes. Plusieurs autres ont succombé dans l'escalier, après qu'on ait finalement déverrouillé une des portes. D'autres enfin sont morts entassés contre la porte Washington Place qui n'a pu être ouverte avant que les flammes n'avalent tout le 8^e étage.

En 1911, certaines régions des États-Unis comptaient déjà des usines sécuritaires depuis plus de vingt ans. Celles-ci étaient munies de murs et portes pare-feu, d'escaliers de secours et de gicleurs automatiques. Rien de cela n'existait à New York en 1911. L'usine Triangle, typique de l'industrie du vêtement de l'époque, s'était installée dans un immeuble industriel conçu pour l'entreposage et non pour la confection.

Les New-Yorkais ont regardé, horrifiés, les employés sauter par les fenêtres. Une centaine de milliers de citoyens se sont massés pour observer les corps dans la morgue improvisée au Charities Pier de Manhattan. Ils étaient plus de 350 000 dans les rues, sous la pluie, pour les funérailles collectives des victimes.

Malgré la sympathie généralisée du public, la réponse à cet incendie fut entièrement prévisible. Accusés d'homicide, les propriétaires furent blanchis, puis ils touchèrent plus de 60 000 \$ en réclamations d'assurances de plus que leurs pertes justifiables, soit plus de un million en dollars actuels.

Une commission étatique d'enquête a permis de proposer 25 projets de loi pour exiger des mesures de sécurité plus strictes, des exercices d'évacuation obligatoires et des portes ouvrant vers l'extérieur et demeurant déverrouillées. Ces changements ont été pilotés par deux élus démocrates qui deviendraient

influent dans le cabinet Roosevelt des années 1930 : Frances Perkins (la seule femme du cabinet de FDR) et Robert F. Wagner, figure imposante qui introduira les droits syndicaux aux États-Unis et le New Deal de Roosevelt en pleine dépression économique.

Dans une assemblée publique tenue le 2 avril 1911 à la Metropolitan Opera House, Rose Schneiderman de la Women's Trade Union League a brillamment résumé la colère, la frustration et la fermeté des travailleurs new-yorkais :

« Je trahirais ces pauvres corps calcinés si je vous parlais aujourd'hui de camaraderie. Gens du public, nous vous avons mis à l'essai et vous ne vous êtes pas montrés à la hauteur.

L'Inquisition avait le supplice du chevalet, les poucettes et des instruments de torture aux dents d'acier. Nous savons tous ce que sont devenues ces choses aujourd'hui : les dents d'acier sont nos nécessités; les poucettes sont ces machines puissantes et rapides auprès desquelles nous devons travailler; le chevalet est ici, dans ces pièges à feu qui nous tueront dès qu'un incendie se déclarera.

Ce n'est pas la première fois que des filles sont brûlées vives dans cette ville. Chaque semaine, j'apprends la mort d'une consœur. Chaque année, des milliers d'entre nous sont mutilées. La vie des hommes et des femmes est si bon marché, et la propriété si sacrée! Nous sommes si nombreux pour combler un poste, quelle importance si 140 et quelques travailleurs meurent brûlés vifs?

Citoyens, nous vous avons mis à l'épreuve! Nous le faisons maintenant et vous avez quelques dollars à donner pour les mères, frères et sœurs endeuillés. Mais chaque fois que des travailleurs sortent dans la rue, la force de l'ordre est autorisée s'abattre sur eux.

Les élus n'ont pour nous que des avertissements [...] et derrière ceux-ci s'élève la maison de correction. La main forte de la loi nous bat dès que nous relevons la tête...

Je ne peux vous parler, à vous rassemblés aujourd'hui, de camaraderie, car trop de sang a été versé. Je sais d'expérience qu'il revient aux travailleurs de se sauver eux-mêmes. Et cela ne sera possible qu'avec un mouvement ouvrier fort. »

Le 100^e anniversaire de l'incendie de la Triangle est l'occasion de se souvenir de ceux et celles qui ont péri et des combats des générations antérieures. Cette histoire et le cri de ralliement de Rose Schneiderman ont encore trop de pertinence aujourd'hui. On exploite encore le travail des immigrants, on sous-

évalue encore celui des femmes et les problèmes de santé-sécurité au travail sont légion.

La résolution des travailleurs new-yorkais du vêtement, il y a un siècle, et la tragédie qui a touché nombre d'entre eux méritent d'être rappelées. Que leur histoire renforce notre résolution à créer le « mouvement ouvrier fort » qu'espérait Rose Schneiderman.